
PAOLO CADENA



LE DÉMON AUX
LAMES ROUGES

The title is written in a bold, grey, serif font with a drop shadow effect. A large, thick red sword slash is drawn over the text, crossing it from the top-left to the bottom-right.

CHAPITRE SORTI LE 30 JUIN 2021

Chapitre 4 : Le Démon aux lames rouges

En cette fin d'après-midi, Rudolf Kämpfer, âgé de vingt-deux ans, se prélassait tranquillement sur la terrasse d'un bar, assis sur sa chaise. Plus tôt dans la journée, le temps avait été pluvieux, ce qui avait causé l'apparition sur les pavés de flaques de tailles plus ou moins importantes, dans lesquelles se reflétaient les rayons du soleil déclinant. Cette ambiance post-pluie s'accompagnait également d'un vent frais qui courait le long de la rue. Aucun de ces éléments ne dérangerait particulièrement Rudolf qui, bien au chaud dans son manteau de l'armée dont le col remontait jusqu'à son cou, sirotait sa bière en détente.

Il fallait toutefois qu'il fasse attention : il était attendu à une heure particulière pour une mission importante. Ne disposant pas de montre, il se tourna vers le tenant du bar qui passait à côté de lui.

- Excusez-moi, demanda-t-il. Pourriez-vous m'indiquer l'heure ?

L'homme âgé, en plein nettoyage de table intensif, leva les yeux vers l'intérieur de l'établissement, puis revint vers Rudolf.

- Il est dix-sept heures dix mon bon monsieur ! répondit le tenant.

Dix-sept heures dix ? Il était donc temps de partir. Rudolf se dépêcha de terminer sa bière.

- Combien je vous dois ? fit-il à l'homme.

Après s'être occupé du paiement de sa boisson, Rudolf réajusta son manteau en vue de son départ, et récupéra son fusil, qui était jusque-là simplement appuyé contre la table. Il le passa en bandoulière par-dessus son épaule, et se mit en marche dans la rue. Il marchait tranquillement, car en réalité, il n'avait pas à se presser. Simplement qu'il se sentait, pour une raison ou pour une autre, plus utile à marcher dans la rue plutôt qu'à boire sa bière à la terrasse d'un bar. Il avait

en fait rendez-vous à dix-huit heures trente avec son supérieur militaire. Ce qui pouvait donner l'impression que Rudolf était soldat. En réalité, oui, il l'était. Mais il ne menait simplement pas des missions comme les autres. Au lieu de se rendre sur le front, le jeune homme effectuait plutôt des missions de protection de membres importants de l'armée, du gouvernement, ou autre en ville. Il n'avait quasiment jamais eu l'occasion de se rendre directement aux affrontements à la frontière. Contrairement à son frère. Lui était un soldat plus conventionnel, qui allait combattre directement l'ennemi plutôt que de l'attendre. Mais la condition de Rudolf ne lui déplaisait pas non plus. Vu tout ce qu'il entendait sur la guerre et sur les atrocités qu'on pouvait y vivre, il se sentait bien, loin de tout cela. Il se sentait en sécurité. De plus, on l'avait dernièrement rarement appelé sur des missions, celle-ci étant sa première depuis plusieurs mois, ce qui lui convenait d'autant plus. Simplement, il était toujours un peu inquiet pour son frère, même s'il savait bien que ce dernier revenait toujours, heureusement d'ailleurs. Justement, en cette fin d'après-midi, Rudolf était censé croiser son frère dans cette rue. Cela faisait

quelques semaines qu'ils ne s'étaient pas vus et il attendait ce moment avec impatience, son frère étant probablement la personne la plus proche de lui, ce qui était réciproque. Le soldat continua d'avancer lentement dans la rue qui descendait maintenant en pente plutôt abrupte vers le reste de la ville. Il connaissait cette dernière comme sa poche ; il avait grandi dans celle-ci, l'explorant dans tous les sens avec son frère, et ses premières missions lui avaient fait connaître les derniers recoins qui auraient pu leur échapper. Surveillance de gares, accueil d'hommes politiques au port, protection de camp militaire... Tous ces endroits auxquels il n'avait jamais eu accès dans son enfance n'étaient désormais plus des zones inconnues. Tout en pensant, Rudolf descendait la rue. Il ne savait pas exactement où il devait rencontrer son frère. Il savait juste que ce serait dans cette rue. Facile à dire, celle-ci devait bien faire un voire deux kilomètres de long. C'était probablement la plus longue rue piétonne de la cité. Elle était, en tout cas à l'endroit où Rudolf se trouvait, bordée de boutiques et de restaurants en tous genres. Le jeune soldat se doutait en réalité que son frère allait le retrouver ici. Il

se souvenait de toutes ces fois où, alors qu'ils devaient avoir huit, neuf, dix ans, ils descendaient tous deux cette rue à toute allure, faisant la course jusqu'en bas, tout en se recevant probablement quelques insultes par tous les propriétaires de restaurant à la ronde, trouvant que ces deux enfants dérangent décidément trop leurs clients. Rudolf se rappelait même d'une fois où l'un des patrons de restaurant leur avait couru après pour tenter de les rattraper. Heureusement, il n'était pas allé jusqu'au bout de cette tâche. Qui sait ce qu'il aurait pu se passer ? Justement, le jeune homme se stoppa devant l'emplacement de ce même restaurant. Même si ce n'en était plus un. Il avait sûrement fermé depuis le temps, ou avait déménagé ailleurs. Il était désormais remplacé par un marchand de journaux.

- Eh bien, fit Rudolf. Peut-être qu'en l'attendant, je pourrais...

Il entra dans la boutique. Tout était bien moins lumineux qu'à l'extérieur. Une odeur de café imprégnait la pièce. Au fond, un homme le salua depuis l'arrière du comptoir, attendant que son nouveau client fasse son choix. N'étant pas quelqu'un

de très compliqué, Rudolf prit la première gazette qui lui passait sous la main. Étant tout de même précautionneux, il fit attention à bien prendre celle correspondant à la date du jour. Il lut cette dernière sur l'un des journaux :

Édition du 8 janvier 999.

“Parfait”, se dit Rudolf en récupérant le journal. Il se rendit au comptoir pour le payer puis, quelques instants plus tard, il sortait du bâtiment, son nouvel achat sous le bras. Quelqu’un l’interpella alors, plus haut dans la rue :

- Rudolf !

L’intéressé leva les yeux. Un homme en uniforme de l’armée s’approchait de lui avec un grand sourire. Il lui ressemblait beaucoup physiquement, et, de manière assez logique, vestimentairement.

- Gregor, lui répondit-il. Je me demandais où j’allais te trouver. Tu vas bien ?

Gregor Kämpfer était le frère de Rudolf, dont il était de deux ans le cadet. Au cours de leur enfance, cette

différence d'âge ne leur avait jamais empêché de s'entendre. Au contraire, les habitants de leur quartier laissaient autrefois régulièrement entendre qu'ils étaient deux frères inséparables.

- Je vais très bien Rudolf, répondit Gregor. Heureux que j'aie pu quitter le front pour revenir en ville !

- Et comment ça se fait d'ailleurs ? demanda l'aîné. Je croyais qu'ils ne te feraient pas revenir avant quelques mois.

Gregor réfléchit un instant.

- Et bien... ça fait quelques années maintenant que la guerre est au point mort, les affrontements se font plus rares, et le front s'est stabilisé. Alors l'état-major a décidé de rallonger les durées des congés pour les armées. Mais le calendrier a été complètement bouleversé par cette décision. Personnellement, on ne m'a prévenu de mon retour que deux jours avant ma venue. Et me voilà !

Rudolf prit son frère dans les bras et le serra contre lui.

- Et j'en suis très heureux mon frère, dit-il. Malheureusement, je n'aurais pas tellement de temps ce soir, j'ai une mission. Mais on pourrait peut-être se revoir demain ? D'ailleurs tu m'avais dit que tu avais

quelque chose à me montrer dans ta lettre, qu'est ce que c'était ?

- Oh bien sûr ! fit Gregor en ouvrant grand les yeux. J'ai failli oublier. Regarde.

Il sortit un petit objet sphérique de sa poche, le dissimulant partiellement avec sa main de sorte que seul son frère puisse le voir. Rudolf reconnut l'objet.

- Une grenade à main ?

- Pas n'importe quelle grenade à main, répliqua Gregor avec un sourire. Le tout dernier modèle de grenade défensive. Tout droit sorti des usines d'armes du Royaume Central d'Occident. Dans à peine quelques semaines, il sera utilisé au sein de l'armée sabakienne tout comme de l'armée centrorientale. Et regarde qui l'a en exclusivité maintenant !

- Étonnant, répondit Rudolf en prenant l'objet pour le contempler. Et comment t'as récupéré ça ? Tu l'as volée dans une réserve ?

- Bien sûr que non, pour le moment l'armée en a tellement peu que la disparition d'un seul de ces trucs causerait immédiatement une chasse à l'homme à travers tout le pays. Non, je suis pas assez idiot pour ça. Je l'ai acheté au marché noir d'une des villes où

s'est arrêté mon train. Le type qui me l'a vendu m'a expliqué qu'un de ses contacts en avait récupéré une caisse entière directement au point de fabrication. Entre le Royaume Central d'Orient et la République de Sabak, les commandes sont si importantes que les usines ont du mal à tenir le compte. Donc aucun risque que le gars soit retrouvé, et encore moins qu'ils remontent jusqu'à moi.

- Tant mieux, si ça peut nous permettre d'observer ce petit truc ici et maintenant, moi, ça me va, fit remarquer Rudolf. En plus, quand on y pense, c'est nos parents, nos voisins et nos amis qui ont payé ça, l'argent des emprunts nationaux va bien quelque part...

- Exact, fit Gregor. Mais tu sais Rudolf, on est pas obligé de faire que l'observer...

L'intéressé releva la tête. Son frère, penché vers lui, faisait un large sourire entendu. Il comprit ce qu'il essayait de lui dire.

- Tu veux qu'on aille faire péter des trucs au terrain vague Gregor ? Comme quand on était gosses ?

Gregor laissa échapper un rire emplit de malice.

- Ça se voit que t'es mon frère Rudolf, dit-il en se redressant. Demain, nous irons retrouver le bon vieux

temps.

Soudain, alors que les deux frères allaient continuer de prévoir leur escapade explosive, une musique forte, très solennelle avec un rythme soutenu, résonna dans la rue. Un véhicule de l'armée apparut, sur lequel était perché un homme portant un porte-voix dans sa main gauche.

- C'est quoi ça ? demanda Gregor à son frère.

- Et bien, quatre soirs par semaine, un représentant de l'état passe dans plusieurs quartiers faire la promotion de l'armée et de la guerre. Surtout des quartiers peu aisés d'ailleurs, je me demande ce qu'il fait là. En tout cas, avec ce que tu m'a dit tout à l'heure, je comprends la démarche maintenant. Je pense qu'ils essayent de progressivement remplacer l'armée des premières heures, fatiguée, par une armée plus jeune et plus déterminée à combattre et à vaincre l'ennemi. Enfin c'est qu'une théorie...

La musique s'arrêta et l'homme sur le véhicule plaça le porte-voix devant ses lèvres. Sa voix s'éleva dans la rue.

- Citoyens ! Citoyens jeunes et en bonne forme physique ! Vous le savez ! La guerre dure depuis

maintenant des années et des années. Treize années de guerre ! Bientôt quatorze. Vous êtes fatigués. Nous sommes tous fatigués. Nous voulons tous la fin de cette guerre. Mais nous devons nous souvenir ! Nous souvenir qu'en réalité, cette guerre a commencé il y a de cela un siècle ! Nous souvenir de tous ceux qui sont morts pour la patrie ! De tous ceux qui ont versé leur sang ! Des parents, des amis, des frères d'armes ! Nous ne pouvons pas une nouvelle fois sceller cette guerre, ployer face à l'ennemi, et considérer les morts de nos soldats comme vaines ! Il nous faut combattre ! Et pour cela, il nous faut votre détermination ! Votre force ! Nous avons besoin de vous ! L'armée de la République de Sabak a besoin de vous ! Alors seulement, nous pourrons détruire l'opresseur ultime ! Alors seulement, nous pourrons réduire à néant l'ennemi de la liberté ! Alors seulement, nous pourrons vaincre le Royaume Central d'Orient !

Une heure et demie s'était écoulée depuis

que Rudolf Kämpfer et son frère s'étaient retrouvés à écouter le discours propagandiste de ce représentant de l'armée. Après avoir écouté avec peu d'intérêt ses paroles car n'étant pas vraiment le public ciblé, les deux frères avaient continué à discuter durant plusieurs minutes, avant de finalement se quitter vers dix-huit heures. Le jeune Sabakien se souvenait des paroles de son cadet au moment de son départ : il lui avait dit de garder la fameuse grenade, et qu'il était heureux qu'ils puissent se revoir le lendemain. "De même", lui avait répondu Rudolf. En effet, il ressentait toujours une grande joie de revoir Gregor. Depuis la mort de leur mère quelques années auparavant, c'était cette simple action de se revoir qui représentait pour eux la non-moins commune action de "rentrer à la maison".

- Rudolf, dit une voix. Je vois que tu tiens un journal. Lis-le nous, ça nous occupera le temps du trajet.

L'intéressé releva les yeux. Il était en ce moment même dans une voiture qui se dirigeait vers le lieu de sa mission pour la soirée. Et il était entouré d'un groupe de personnes, tous des soldats comme lui. Tous portaient sur l'épaule l'emblème de la République

de Sabak, accompagné de celui de la cité de Naporja, où ils se trouvaient actuellement. L'homme qui venait de parler était son supérieur, le capitaine Wagner. A côté de ce dernier et à côté de Rudolf se trouvaient deux autres soldats, prénommés Arnold et Jakob. Rudolf déplaça son journal et répondit au capitaine Wagner :

- Je peux faire ça, capitaine.

Il l'ouvrit, et débuta sa lecture :

- A l'aube de l'an 999, le monde est en marche ! La guerre, devenue après un siècle une vieille amie de la nation, apporte à la République de Sabak un développement scientifique et militaire sans précédent ! De nouvelles armes, de nouvelles manières de combattre sont inventées chaque jour par les plus éminents savants de la patrie, et ne saurait tarder le jour où, pour la gloire de nos ancêtres, la République surpassera définitivement le Royaume Central d'Orient, l'ennemi de toujours, et réussira à triompher de la situation délicate vécue depuis le début de la Cinquième Guerre de Séparatisme, il y a bientôt quatorze ans. Mais un bref résumé de ce conflit serait intéressant : en l'an 985, des navires marchands

Centrorientaux avaient illégalement franchi la frontière maritime imposée au cours du traité de Nova de 976. La République de Sabak avait alors répliqué en plaçant un blocus sur ses eaux, blocus qui fut de nouveau traversé par les Centrorientaux, à peine quelques semaines plus tard. Cela avait alors déclenché la guerre sur terre, sur mer, et pour la première fois de l'Histoire, dans les airs, entre les deux pays. Bien qu'elle se tint, et se tient toujours pour la plupart, sur terre. En 986, le front s'étant stabilisé à la frontière, il ne changea quasiment plus jamais par la suite, en dehors de quelques percées isolées, notamment la prise du petit village frontalier d'Ofakt par les Centrorientaux en 988, qui ne sera récupéré par la République de Sabak qu'en 996, non sans avoir sécurisé les abords du village au cours des huit ans passés sous le contrôle ennemi. Toutefois, et ce depuis plusieurs années, plusieurs analystes ont pu remarquer une sorte d'essoufflement de cette guerre. En effet, à la frontière, les combats, toujours ponctués d'une intense violence, se font de plus en plus rares. Pour cause : d'autres forces sont désormais à l'œuvre. Une véritable course à l'armement s'est mise en place entre

les deux acteurs du conflit, réduisant la nécessité de prendre des territoires centimètre par centimètre, ce qui est imposé par les tranchées. Le développement de l'aviation, l'apparition d'explosifs toujours plus puissants, d'armes toujours plus efficaces... Malgré une certaine volonté pour la République de Sabak d'aller de l'avant et de triompher sur ses ennemis, ce qui tend à prévoir une fin de guerre favorable pour cette dernière, l'apparition de ces nouveaux armements nous pousse à nous poser une question : dans ce monde immense et agressivement compétitif, quel peut-être l'avenir du peuple Sabakien, comme du peuple Centroriental ?

Rudolf s'arrêta de lire. Ce qui était indiqué ici correspondait globalement à ce que lui avait indiqué son frère plus tôt, et il comprenait désormais la raison exacte de ce bouleversement des troupes, et du besoin de rechercher des troupes encore motivées, même après quatorze ans de guerre, à prendre part à des conflits.

- Il ne se passe tellement rien sur le front que les journaux ne savent plus quoi écrire, commenta le capitaine Wagner. Alors ils nous servent encore un

résumé de la guerre. Comme si l'état ne nous rappelait pas assez son histoire.

- Par contre, intervint Arnold. Au moins la presse ne cache pas le fait que les combats au front se raréfient. Contrairement aux représentants de l'armée qui se baladent dans toute la ville le soir, avec de belles paroles de revanche et de gloire.

- M'en parle pas, répliqua Jakob. Ils passent devant chez moi presque tous les soirs depuis six mois. Avec quelques voisins, on a même été tentés de bloquer la rue une fois. Bon je me suis ravisé, j'avais pas tellement envie d'être viré de l'armée.

- C'est vrai que je les ai vus passer tout à l'heure avec mon frère, fit remarquer Rudolf.

- Tout de même, dit le capitaine. Je pense que c'est nécessaire. Si nous voulons enfin réussir à vaincre le Royaume Central d'Orient, nous devons avoir des soldats opérationnels, forts, et déterminés. Une guerre ne se remporte pas sans hommes... n'est-ce pas ?

- Je suppose que vous avez raison, capitaine, répondit Jakob. Mais quand même. J'en peux plus d'entendre cette musique insupportable et ce gars avec son porte-voix...

- Ne t'inquiète pas Jakob, fit le capitaine avec un sourire. Si tu veux mon avis, nous ne sommes plus très loin de la fin de la guerre, tu pourras enfin vivre tranquille !

- D'où vous tenez ça capitaine ? Demanda Arnold. Ceux d'en haut vous ont-ils déjà révélé la suite de l'histoire ?

- Non, répondit Wagner. Simple intuition. Mais bref ! Nous voilà arrivés. Regardez ça !

Tout le monde sortit du véhicule. Rudolf leva la tête et contempla l'édifice qui se dressait face à eux. Ils se trouvaient actuellement dans le quartier le plus riche de la ville. Ici, on ne voyait qu'assez rarement des appartements, et beaucoup plus souvent de grandes maisons à étages, disposant généralement d'une cour et d'un petit jardin. C'était le cas de cette maison, un grand bâtiment datant probablement du siècle dernier, couvert d'élégants ornements un peu partout. De grandes fenêtres permettaient probablement, au cours de la journée, de contempler une bonne partie de la ville. L'une de ces fenêtres en revanche, voire même toute la portion de mur autour de celle-ci, semblait bien plus frêle que les autres, comme si cette

section était en reconstruction. Soudain, alors que Rudolf observait la maison sous toutes ses coutures, trois hommes passèrent la porte et allèrent à leur rencontre. Deux soldats, et devant eux vraisemblablement le propriétaire des lieux. Celui-ci, bien qu'habillé assez simplement, laissait échapper une sorte d'aura que Rudolf reconnaissait bien, pour avoir assez souvent côtoyé ce type de personnes : le propriétaire était assurément un homme du gouvernement, voire un homme d'état.

- Bonsoir messieurs, commença ce dernier. Mon nom est Bergmann, je travaille à l'état-major de Naporja. J'ai demandé à vos collègues ici présents - il montra du doigt les deux soldats - de vous trouver pour que vous puissiez les aider dans leur tâche de ce soir. Voyez-vous, ces deux soldats, Günter et Oliver, sont les gardes habituels de la maison, ils connaissent parfaitement l'endroit et ont accompli un travail parfait au cours des deux dernières années.

Il marqua une pause.

- Hors, continua-t-il. Comme vous pouvez le voir, une partie de la maison est actuellement en travaux, et se trouve être bien plus fragile que d'habitude. Et c'est

pour ça que j'ai demandé votre venue, afin de renforcer la sécurité. Vous comprenez, j'aimerais éviter les entrées... clandestines.

Tout le monde hocha la tête. Sauf Rudolf. Qu'est ce que Bergmann voulait dire par là ? Y-avait-il quelque chose de particulier dont il fallait se méfier ? L'homme continua sur sa lancée :

- Bien sûr, vous aurez droit à un bon paiement, voire un très bon paiement, Günter et Oliver peuvent en témoigner...

Les deux soldats se redressèrent légèrement quand Bergmann prononça leurs noms.

- Très bien, termina celui-ci. Maintenant, je vais vous montrer l'endroit où vous serez postés cette nuit.

Quelques minutes plus tard, après avoir fait un rapide et étonnant tour du propriétaire, Rudolf et les autres se retrouvèrent dans une petite pièce qui dénotait totalement par rapport aux autres. Alors que la plupart des salles de la maison était bien aménagées, chargées en objets de valeur ou en papiers en tous genres, celle-ci se trouvait être plutôt sale, emplies de poussière, et très faiblement illuminée par une ampoule qui était assurément ancienne. Rudolf

comprit que c'était cette pièce qui était en travaux lorsqu'il remarqua qu'on pouvait voir le toit du bâtiment depuis l'endroit où il se trouvait.

- Le plafond ainsi que la façade sont en train d'être refaits, expliqua Bergmann. C'est donc ici, dans la pièce la plus sensible de la maison, que vous serez postés. Surveillez bien les fenêtres et le toit. Si vous voulez manger quelque chose, vous pouvez bien sûr aller vous servir dans la cuisine, uniquement dans le haut du placard, le reste est réservé à des invités que je recevrais demain soir. Si vous avez une question, posez-la à Günter - il fit une petite tape dans le dos de celui-ci - ou à Oliver. - il fit de même - Maintenant, si vous m'excusez je m'en vais dormir dans la chambre, au bout du couloir, merci à vous, et à demain matin.

Et en à peine dix secondes, Bergmann avait quitté la pièce, laissant les six soldats les uns en face des autres.

Ce fut le capitaine Wagner qui parla en premier :

- Et bien... Bonsoir messieurs, je suis le capitaine Wagner. Voici mes hommes, Arnold, Rudolf et Jakob. Et vous, vous êtes...

- Günter, répondit l'intéressé. Et Oliver. Nous sommes heureux de vous voir veiller avec nous ce soir. Bien que

je doute que cette précaution soit nécessaire de la part de Monsieur Bergmann. Jamais rien n'est arrivé en deux ans.

- Dans ce cas, répondit Wagner. Profitons de cette nuit pour faire connaissance.

En réalité, les soldats avaient accès à deux pièces. Plutôt une pièce séparée en deux parties par une cloison qui ne faisait pas toute la largeur de celle-ci. Et l'autre "partie" de la pièce se trouvait être bien plus agréable que celle dans laquelle ils étaient entrés. Au moins là, il y avait des chaises. Ils s'y installèrent donc tous et commencèrent à parler entre eux. D'abord de tout et de rien, puis soudainement de la raison qu'avait eu Bergmann pour renforcer la sécurité.

- Monsieur Bergmann est un homme précautionneux, fit Oliver. Je pense qu'il a juste voulu éviter que quelque-ce-soit soit tenté d'entrer par effraction le temps des travaux.

- Mais, commença Arnold. Vous ne pensez pas que ce serait plutôt pour une raison particulière ? Comme pour éviter que la "chose" entre ?

- C'est également possible, répondit Günter. Ce type fait peur à tout le monde depuis son arrivée en ville.

Rudolf, perdu, demanda :

- Excusez-moi, je n'ai pas été attribué à beaucoup de missions en ville ces derniers temps. De qui parlez-vous ?

Arnold le regarda avec de grands yeux.

- Tu ne le connais pas ? Demanda-t-il. C'est... comment dire... une légende urbaine. On ne sait pas s'il existe réellement. Mais ce qui est sûr c'est que les actes qu'on lui attribue sont bien réels. Il y a eu des meurtres en ville. Certains soirs, des membres de l'armée étaient subitement assassinés chez eux. Et les enquêtes ne donnaient jamais rien. Alors progressivement, les gens importants ont commencé à placer des gardes devant leurs maisons. C'était déjà quelque chose de fait avant, mais c'est devenu beaucoup plus courant depuis le début des meurtres, il y a trois mois.

Rudolf continua de poser des questions, surpris de n'avoir jamais entendu parler de cette histoire :

- Et comment on sait que c'est la même personne qui a fait tout ça ?

Arnold hésita un instant.

- Et bien... C'est toujours le même type de meurtre. Le mort est toujours retrouvé avec l'estomac déchiré ou

la gorge tranchée net. Donc toujours à l'arme blanche. Hormis certaines fois, mais on suppose que c'est parce que la victime a essayé de se défendre.

- A l'arme blanche ? Reprit Rudolf. C'est vrai que de nuit, c'est probablement le meilleur moyen pour rester discret.

Arnold hocha la tête.

- Ce type. On dit qu'un sans-abri l'a aperçu une fois. C'est un peu comme ça qu'on a vraiment fait le lien entre tous ces meurtres. On l'appelle...

Il hésita.

- Le Démon aux lames rouges, reprit Jakob. C'est comme ça qu'on l'appelle.

- Et bien... fit Rudolf. Démon, je comprends pourquoi mais "aux lames rouges" ? Pourquoi a-t-il un nom si étrange ?

- Le sans-abri qui l'a vu, continua Jakob. Il a aussi vu l'attaque. Et il a décrit ses lames. Le Démon aux lames rouges en avait deux cette fois-là, une dans chaque main. Il les a sorties de nulle part, comme si elles étaient apparues à partir de rien. Et ces lames, en plus d'avoir vraisemblablement été générées par ce démon... Elles étaient rouges. Entièrement colorées de

rouge.

- Mais... ça n'a aucun sens, personne ne peut faire ça...

- C'est pour ça qu'on a dit que c'était une légende urbaine, expliqua le capitaine Wagner. Je peux te dire que la police a encore plus de mal que toi à croire à cette histoire.

- Est-ce qu'il s'attaque à tout le monde ? Demanda Rudolf. Aux criminels aussi ?

- Non, répondit Arnold. Juste aux membres haut-placés de l'armée, et à quelques politiciens. Mais les enquêteurs ne trouvent aucun lien logique entre ces individus. C'est comme s'il choisissait au hasard.

- Il ne serait pas plutôt en train de chercher quelque chose ?

- Si tu veux mon avis, répondit le capitaine Wagner. C'est juste un fou. Un rat qu'il vaudrait mieux éliminer rapidement.

Il y eut un silence. Cette longue conversation avait laissé tout le monde pensif, et surtout inquiet.

- Bon ! Fit Günther. Parlons d'autre...

Un son de verre cassé lui coupa la parole, suivi d'un gros bruit de chute, comme si quelque chose venait de s'effondrer dans la pièce adjacente. Rudolf vit Arnold

écarquiller les yeux, prendre son fusil, et hurler :

- Putain c'est lui ! C'est le Démon !

- Calme-toi Arnold, dit le capitaine Wagner. Prenez vos fusils, et allons voir.

Le groupe se leva des chaises et se dirigea vers la cloison. Le capitaine fit le tour, disparaissant de la vue des autres. Rudolf, qui le suivait s'apprêtait à faire de même lorsqu'il entendit son supérieur parler :

- Ce n'est rien. C'est juste quelqu'un qui a balancé une pierre par la fenêtre, regardez.

En effet, quand les autres soldats entrèrent dans la pièce, une grosse pierre se trouvait juste au centre. Celle-ci était venu frapper la vitre, qui se trouvait désormais complètement détruite au sol. Le capitaine Wagner se pencha par la fenêtre brisée.

- Sûrement des gamins qui font les cons... Fit-il. Mais à cette heure-ci ? C'est bizarre. Et puis il n'y a personne dans la rue.

Il revint vers le centre de la pièce. Les cinq autres soldats étaient dispersés dans celle-ci, et tous regardaient en direction de la pierre tombée sur le plancher.

- Mais... Commença Arnold. C'est littéralement impossible qu'un truc aussi petit fasse autant de bruit...

- Arrête Arnold, répondit Jakob, effrayé. Tu crois quand même pas que c'est...

Jakob s'arrêta soudainement de parler, comme s'il avait été pris d'un hoquet, et il y eut un nouveau bruit sourd. Tout le monde lâcha la pierre des yeux et se mit à regarder en direction du soldat.

- Jakob ?

Là, sur le sol, dans un coin de la pièce, Jakob gisait, face contre terre. Son corps inerte laissait lentement s'échapper un flot de sang au niveau de son cou. Rudolf écarquilla les yeux.

- Soldats ! Cria le capitaine Wagner. Sortez vos armes ! On se regroupe !

Tous les militaires convergèrent vers le centre de la pièce, et se placèrent en formation circulaire, chacun faisant dos aux autres, leurs fusils levés.

- Un rat se cache ici, et je jure qu'on va le débusquer, fit le capitaine, déterminé.

- Bordel... Jakob... articula Arnold.

Rudolf tentait de rester concentré sur le coin de pièce qu'il devait surveiller, mais son regard dérivait sans

cesse vers le soldat au sol, et sur la mare de sang qui s'étendait sur le plancher. On lui avait tranché la gorge. Quelqu'un était entré et lui avait tranché la gorge. Où était-il ? Où était l'intrus ? Le jeune Sabakien tenta de regarder dans toutes les directions pour le trouver. Soudain, il entendit un coup de vent, et quelqu'un hurler derrière lui. Il se retourna. Cette fois-ci, Günter était à genoux, et était soutenu par Oliver. Enfin il n'était pas à proprement parler à genoux. En réalité, il avait effectivement le genou gauche à terre, mais Rudolf, malgré tous ses efforts, n'arrivait pas à voir la jambe droite du soldat. Celui-ci hurlait sans discontinuer.

- Günter ! Demanda Oliver. T'as pu le voir ? Où est-ce qu'il est ?

- J'en sais rien, geignit Günter. Je regardais Jakob, et il est passé trop bas, j'ai rien pu voir... Putain ça fait mal !

- Oliver ! Cria le capitaine en se tournant vers celui-ci. Reconcentrez-vous et reprenez votre fusil tout de...

Tout le monde le vit. Un véritable monstre. Un démon. Il tomba des cieux et s'abattit sur Günter et Oliver. Ils eurent à peine le temps de hurler, qu'ils étaient déjà morts, leurs poitrines, gorges, têtes ou quoi que ce soit

d'autre tranchées par l'impitoyable lame de l'individu. Ce dernier avait à peine touché le sol qu'il rebondit avec grâce, les pieds en avant, dans la direction du capitaine Wagner. Il s'appuya sur celui-ci, le propulsant au sol, pour se stopper dans son vol. On aurait pu dire à ce moment que l'inconnu tombait par terre. En réalité, ce que Rudolf vit cette fois-là était un spectacle parfaitement calculé, car de nouveau, à peine le plancher touché, le démon se redressait déjà, tel un chat retombant toujours sur ses pattes, prêt à combattre, prêt à tuer. Arnold, qui avait pu contempler cet enchaînement de face, ouvrit le feu. Une fois, deux fois. Trop imprécis. Pas assez rapide. L'inconnu évita les tirs avec une facilité déconcertante, laissant tomber par la même occasion un objet cylindrique sur le sol. Rudolf revint brusquement à la réalité, au moment où celui-ci vint frapper le plancher.

- Fumigène ! Attention ! Hurla le capitaine Wagner, qui était en train de se redresser de l'autre côté.

L'objet éclata en effet, laissant échapper un gaz qui se mit à remplir toute la pièce. Le démon tua Arnold d'un simple coup de sa lame, et tourna le regard vers Rudolf, qui s'était plaqué contre un mur, comme

attendant son heure. Ce dernier, pris d'un éclair soudain de lucidité, réalisa soudain quelque chose. Il ne pourra probablement plus tirer à travers la fumée, puisque la tête de l'inconnu venait d'y disparaître. En revanche, il avait également en sa possession un objet inattendu. Il sortit la grenade de sa poche, la même grenade que son frère Gregor lui avait passée un peu plus tôt. Sans prendre le temps de réfléchir, il lança celle-ci dans la fumée, priant pour qu'elle file droit vers son ennemi. Il se plaqua contre le mur, et se boucha les oreilles. Elle allait exploser ! Enfin, il allait le tuer ! L'enfer qu'il vivait depuis quelques secondes allait s'arrêter. Il jeta un œil à sa gauche, voulant contempler l'œuvre qu'il était sur le point de réaliser. Il constata alors avec horreur que la grenade, sans qu'il ne puisse voir pourquoi, revenait vers lui à grande vitesse, comme si l'écran de fumée avait agi tel un miroir. Il hurla d'horreur. La grenade explosa en vol, déclenchant un exceptionnel chaos dans la petite pièce. Rudolf sentit une douleur intense lui atteindre d'abord les tympans, puis lui traverser le ventre. Il pu sentir qu'il s'effondrait au sol, bien que ses sens soient totalement désorientés. Puis le chaos s'arrêta. Rudolf

rouvrit doucement les yeux. Il avait le dos appuyé contre le mur, et se sentait incapable de bouger. Il avait du mal à repérer les éléments autour de lui, sa vision troublant chaque objet qu'il voyait. Il remarqua alors la lune, qui éclairait la pièce par un halo de lumière au niveau des fenêtres. Il y avait quelqu'un là. Quelqu'un se redressait. Mais Rudolf n'en vit que la silhouette. Une silhouette qui, se détachant du ciel éclairé par la lune, semblait complètement noire. Et une silhouette qui tenait dans sa main droite une sorte de long sabre, dont la lame laissait passer la lumière par endroits, et était couverte de sang à d'autres. Mais malgré le sang, malgré le ciel bleu foncé, malgré la vision trouble de Rudolf, un détail sur cette lame sautait aux yeux. Un détail bien particulier. Elle était complètement rouge. Le Sabakien tenta d'articuler des mots.

- Alors le voilà... c'est lui...

Rudolf toussa.

- Le Démon aux lames rouges !

Arthur Harper était debout dans l'obscurité. Il portait un masque qui lui donnait horriblement chaud et entravait légèrement sa respiration. Après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche, le jeune homme le retira et prit une profonde inspiration au cours de laquelle il ferma les yeux pour se détacher de la situation dans laquelle il se trouvait à ce moment et tenter aussi d'oublier un instant la douleur qui venait de s'installer dans son genou gauche. Il fit accidentellement un pas de côté, et entendit des débris de verre craqueler sous son pied. Il rouvrit les yeux et contempla rapidement la pièce d'un regard éteint. Un carnage. C'était probablement comme ça qu'on pouvait décrire cette scène. Mais Arthur n'y pouvait rien. Il n'y pouvait plus rien. Il prit de nouveau une grande inspiration, et raffermi sa prise sur la lame teintée de rouge qu'il tenait entre les doigts. L'un d'eux était encore en vie. Le jeune homme s'avança vers le survivant. Là, affalé contre le mur et couvert de sang, il n'avait sincèrement plus grand chose d'humain.

- Idiot, fit Arthur à l'attention du Sabakien au sol. T'aurais pu mourir sans souffrance, sans que ça dure.

Et regarde-toi maintenant. Tout ton torse est transpercé par des éclats de grenade. Si je fais rien, tu vas lentement agoniser puis mourir. Je doute que ce soit vraiment ce que tu voulais.

Arthur hésita un instant. Soudain, il entendit un bruit derrière lui, et de nouveaux bruits de verre cassé. Il se retourna. Un autre homme, vêtu de la même tenue que lui à la différence prêt qu'il portait un fusil dans le dos, émergea dans la pièce. Il la parcourut du regard, puis retira son masque à son tour.

- Bordel Harper ! Fit le nouveau venu. Qu'est ce que tu comprends pas dans "il faut être discret" ?

- Désolé, répondit l'intéressé. J'avais pas prévu que celui-là me balance une grenade dessus. Il a même buté son dernier pote là-bas.

L'autre soldat soupira alors qu'un deuxième puis un troisième homme entraient dans la pièce par la fenêtre.

- Quel crétin... Mais il faut que tu fasses plus attention, Harper. Tout va bien ?

- Ça va, dit Arthur. Je me suis protégé avec une table. Je me la suis aussi prise dans le genou mais ça va aller.

- Tant mieux.

Un dernier soldat venait d'entrer. Celui-ci, comme les deux autres, enleva son masque et s'avança vers le centre de la pièce. Il était jeune, comme Arthur, et avait les cheveux châains clairs et les yeux verts. Il portait un fusil dans le dos, et un fusil à la main, qu'il lui tendit.

- Tiens, fit-il avec un sourire à peine perceptible. T'auras besoin de ça pour la suite. Heureux de voir que tout va bien, Arthur.

- Merci Caleb, lui répondit Arthur.

Son ami hocha la tête, puis tourna le regard vers le Sabakien agonisant au sol.

- On en fait quoi de lui, capitaine ? Demanda l'un des deux autres soldats derrière eux.

Le capitaine Alan Clinton, le deuxième à être entré dans la pièce après Arthur, réfléchit un instant, puis prit la parole :

- C'est trop tard pour lui. Autant abréger ses souffrances.

Il se tourna vers Arthur.

- Harper ?

Le jeune homme comprit rapidement ce qu'il avait à faire. Il baissa les yeux vers le garde blessé. Celui-ci

était inerte, à mi-chemin entre vivant et mort. Trop faible pour parler, son unique moyen de communication n'était plus qu'un regard éteint en direction d'Arthur. Regard qui fut soutenu quelques instants par le jeune soldat.

- Je fais mon devoir, dit ce dernier.

Et en un coup de lame, Rudolf Kämpfer mourut. Arthur, qui s'était penché en avant, se redressa, observant toujours le cadavre à ses pieds. A ce moment, le capitaine Clinton ouvrit la porte qui menait au couloir de la maison.

- Allez, fit-il. Prenez vos fusils et remettez vos masques, on doit se dépêcher.

A peine quelques secondes furent nécessaires au groupe de soldats pour se réorganiser et se mettre à avancer dans le couloir en formation. Avant d'y pénétrer, Arthur rangea sa lame dans un compartiment adapté dans son dos. Il en aura probablement besoin plus tard. Alors que l'équipe avançait silencieusement, le capitaine Clinton prit la parole à voix basse :

- Rappelez-vous, on ne tire qu'en dernier recours. Si vous devez tuer, faites-le si possible à l'arme blanche.

On ne doit laisser aucune trace qui sorte de l'ordinaire. Par habitude, Arthur hocha la tête. Faire croire à la police que tout ça était l'œuvre d'un seul individu, aux méthodes si farfelues qu'elles en devenaient difficiles à croire. "Le Démon aux lames rouges", c'est comme ça qu'on l'avait appelé. Et c'est cette rumeur que le groupe du capitaine Clinton allait continuer de propager.

- Holmes, Butler, dit Clinton aux soldats derrière Arthur. Vérifiez les pièces à droite et à gauche.

Les deux hommes s'exécutèrent. Ils ouvrirent avec précaution les portes, et jetèrent un rapide coup d'œil de l'autre côté, leur fusil en avant.

- R.A.S.

- R.A.S.

- On avance alors, continua le capitaine. Dernière pièce.

Le petit groupe se retrouvait effectivement juste devant la dernière porte. Derrière eux, il y avait le pallier reliant l'étage à l'escalier.

- A part s'il est descendu, il est forcément ici. On entre à trois. Un, deux... trois !

Clinton enfonça brutalement la porte d'un grand coup

de pied. Au moment où celle-ci vint frapper un meuble ou quoi que ce soit d'autre à l'intérieur de la pièce, Arthur, qui n'avait aucun visuel, ressentit dans tout son corps une sorte de décharge électrique, qui vint le parcourir des pieds à la tête en une microseconde. Une pulsion soudaine lui indiqua ce qu'il avait à faire : il attrapa le capitaine Clinton par l'épaule, et le tira brutalement vers lui. Celui-ci justement, prononçait au même moment les mots :

- Attention ! Il est armé !

Sa phrase fut ponctuée par sa chute avec Arthur, et un coup de feu tiré dans sa direction, qui le manqua de peu. Toutefois, le soldat Holmes, juste derrière, s'effondra au sol, touché par la balle.

- Soldat à terre ! Cria Butler en se précipitant pour traîner son compagnon hors de la zone visible par leur ennemi.

- Robinson ! Fit le capitaine, tentant de se redresser sans écraser Arthur. Tir de couverture ! Maintenant ! Caleb posa son fusil au sol, et dégaina un pistolet. En à peine une seconde, il s'aligna avec la porte, et ouvrit le feu. Il y eut un bruit de métal et un hurlement de frayeur à l'intérieur de la pièce.

- Ennemi désarmé capitaine, indiqua Caleb, le canon de son pistolet toujours orienté dans la direction de celui-ci.

- Harper ! Maintenant ! Cria Clinton.

Arthur, qui était resté accroupi au sol depuis sa chute avec le capitaine, dégaina rapidement la lame qu'il avait au préalable placée dans son dos, et bondit hors de sa position. Il zigzagua entre ses camarades, puis se retrouva dans la pièce. Là, derrière le lit, ridiculement recroquevillé, se trouvait leur cible. Arthur rebondit sur le lit, et plongea dans sa direction. Il atterrit avec grâce juste devant lui, et appuya immédiatement sa lame contre la gorge de l'individu.

- Putain, fit l'homme en s'adressant à Arthur et indirectement aux autres soldats. Mais vous êtes qui ?

- Si tu ne réponds pas aux questions que je vais te poser, je serai la dernière chose que tu verras, répondit le jeune homme. Ça te suffit comme réponse ?

L'homme fronça simplement les sourcils. Pendant ce temps, les autres membres du groupe d'Arthur entrèrent dans la pièce, et se placèrent en ligne au fond, silencieux.

- Très bien, fit Arthur. On va commencer alors.

Il appuya un peu plus sa lame dans le cou du membre de l'état-major de Naporria. Il connaissait les questions qu'il avait à poser. Il savait quel était son rôle. Il posa sa première question.

- On a obtenu une information comme quoi la République de Sabak était en train de développer une nouvelle arme. Une arme très puissante, qui égaliserait le niveau de cent soldats classiques. Et elle serait ici, à Naporria. Tu confirmes ?

Bergmann, toujours appuyé contre le lit, eut un instant d'incompréhension puis écarquilla les yeux.

- Bordel, fit-il. Le Démon aux lames rouges... toute cette histoire, évidemment que ça n'avait aucun sens. Et évidemment que tu es accompagné par une sorte... d'unité d'élite ! Tu n'es pas juste un taré qui bute des haut-gradés ! Tu... vous êtes ces tarés... du Royaume Central d'Orient !

Arthur fit une moue sous son masque. Il donna un coup de pied dans le tibia de Bergmann, qui poussa un glapissement de douleur. Le jeune homme vociféra :

- C'est pas le moment de faire des théories, répond à la question !

Bergmann avait un air étrange. L'air satisfait d'avoir

comprit l'origine du groupe, mêlé à un air de terreur.

- Je... commença-t-il. Oui. Je confirme que la République de Sabak développe bien une arme. Mais elle n'en développe pas qu'une, croyez-moi... Et ça vous le verrez le jour où toutes ces joyeuses créations entreront en action dans votre jolie petite bourgade, Nova !

Arthur lui envoya cette fois un coup de pied dans le visage. Le nez de Bergmann se mit à saigner.

- Fais pas celui qui ne voit pas de quoi on parle, je parle bien d'une arme en particulier. Quel type d'arme est-ce que c'est ?

Bergmann avait l'air de lutter dans une véritable bataille intérieure.

- Le type... le type d'arme qui te ravalera la face, enfoiré.

Arthur retourna son sabre de sorte que ce n'était plus la pointe de celui-ci qui était dans le cou du Sabakien, mais bien la lame en elle-même.

- C'est moi qui te ravalerais la face si t'arrêtes de répondre ! Où est cette arme ?

Bergmann hésita.

- Si tu réponds à côté, je te jure que je reviendrais, et

qu'après t'avoir démembré avec ça - il poussa contre la gorge de l'homme - je te tuerais.

Le jeune homme sentit le Sabakien déglutir sous sa lame. Il répondit finalement :

- Le port. Elle est au port. Le... quatrième entrepôt militaire.

Arthur retira sa lame et se redressa.

- Tu vois, fit-il. C'était pas si compliqué.

La menace disparue, le Sabakien sembla sentir un regain de confiance. Il cria :

- Sauf que vous n'aurez jamais le temps de la trouver ! Dans une demi-heure, les services de police de toute la ville seront à vos trousses. Vous n'aurez nulle part où vous cacher.

Le capitaine Clinton, dans le coin de la pièce, adressa un hochement de tête à Arthur. Celui-ci s'adressa une dernière fois à Bergmann.

- On se doutait que tu dirais ça. Pourquoi crois-tu que personne n'a jamais vraiment pu raconter un affrontement avec le Démon aux lames rouges ? Tout simplement parce que personne n'a jamais survécu à l'un d'eux.

Bergmann comprit. Il se recroquevilla d'avantage.

- C'était terminé dès le moment où tu as posé les yeux sur mon groupe, Bergmann. Et puis, après tout, c'est vous qui avez décidé de m'appeler "Le Démon aux lames rouges". Alors autant honorer ce surnom n'est ce pas ?

Tout en parlant, Arthur s'accroupit de nouveau devant lui, et leva sa lame.

- Ça, commença-t-il. C'est pour la gloire du Royaume Central d'Orient.

Il ferma les yeux un instant. Il laissa monter la rage. Il laissa monter la douleur. Puis il laissa remonter ses paupières.

- Et ça, c'est aussi pour mon père.

Il fit un rapide mouvement du bras. Du sang éclaboussa le mur. Et Bergmann mourut. Arthur se redressa, et lâcha le cadavre du regard.

- Est-ce que Holmes va bien ? Demanda-t-il.

Pour toute réponse, l'intéressé, allongé au sol auprès de Butler, leva son pouce en direction d'Arthur.

- Bon, commença Clinton après un silence. On a ce qu'on cherchait. Dites-vous que notre prochaine mission sera probablement la dernière à Naporria. Ensuite, on pourra enfin rentrer chez nous.

Il jeta un œil par la fenêtre.

- A mon avis ce serait trop beau que personne ne nous ait entendu, dit-il. Il faut qu'on s'en aille rapidement.

Butler, tu peux porter Holmes jusqu'à la base ?

- Bien sûr, répondit celui-ci. Tant que vous allez pas trop vite.

- Robinson, continua le capitaine. Tu l'aideras à faire les montées.

Caleb hocha la tête avec un air déterminé. Tous les soldats, suivant les instructions du capitaine Clinton, retournèrent dans la pièce en travaux, attrapèrent les cordes qui leur avait permis d'y entrer, puis remontèrent sur le toit. Arthur, dernier arrivé, contempla les lumières de la ville en contrebas, puis loin, beaucoup plus loin, leur reflet, ainsi que celui de la lune, sur l'océan. Les uns après les autres, ses camarades sautèrent sur la toiture la plus proche, retournant à leur "base", une cave qu'ils avaient aménagée pour leur mission. Clinton, voyant Arthur resté seul à regarder vers l'océan, s'approcha de lui :

- Harper, questionna-t-il. Tout va bien ?

L'intéressé se tourna vers lui. A travers son masque évidemment, rien ne paraissait.

- Terminons ce qu'on a à faire capitaine, puis partons d'ici.

Puis il se mit à courir et fit un bond sur le toit adjacent. Après un instant de réflexion, le capitaine s'élança à sa suite.

Un souvenir émergea. Ça devait être à la fin du printemps 995. En effet, puisque ça devait aussi faire environ dix mois qu'Arthur Harper avait commencé son entraînement. Dix mois qu'étaient apparues pour la première fois ses capacités hors du commun. Ce jour de juin 995 donc, la chaleur de l'été avait déjà commencé à assaillir les douces plaines fleuries du Sud de Nova, la capitale du Royaume Central d'Orient. Le capitaine Clinton avait même dû enlever sa veste - chose qu'il faisait assez rarement - pour se retrouver en chemise. Dans cette tenue et par cette chaleur, probablement qu'il avait déjà commencé à transpirer mais il n'osait pas vraiment le vérifier.

- C'est encore loin ? Demanda-t-il à l'instructeur Harris, qui menait la marche.

- Non, non, nous y sommes presque, le rassura son guide.

Le capitaine prit son mal en patience, et tenta de se concentrer sur autre chose que le trajet. Mais n'y tenant plus, il posa la question qui lui taraudait l'esprit :

- Excusez-moi, je vois bien une route juste là, rudimentaire certes, mais c'est bien une route, non ?

- Bien vu, capitaine, répondit l'instructeur.

Clinton réfléchit un instant.

- Alors que faisons-nous à cheval ? Nous serions plus efficaces en voiture, non ?

- Faites marcher votre mémoire Alan, répondit Harris. Ce que je vais vous montrer là est confidentiel. Personne, sauf les soldats déjà au courant et ceux que nous avons prévu d'informer ne doivent savoir ce qui se passe ici.

Il arrêta sa monture, et tourna la tête vers le capitaine.

- Et encore moins des espions Sabakiens. Officiellement, nous faisons une promenade en nature avant d'aller manger, car nous aimons tous deux les

chevaux, n'est ce pas ?

- Oh j'adorerais que ce soit le cas.

- Cessez de vous plaindre, capitaine. Nous voilà arrivés.

En effet, les deux hommes se trouvaient désormais à une dizaine de mètres d'un complexe perdu dans la plaine, une sorte de ferme. Après avoir attaché leurs chevaux, ils firent quelques pas pour contourner le premier bâtiment, et se retrouvèrent face à une cour. Là, un homme et un garçon se battaient à l'aide de sabres factices.

- Alors c'est lui ? Demanda Clinton.

- C'est lui, confirma Harris. Arthur Harper. Il y a dix mois, sans que personne, ni même lui, ne sache pourquoi, il a commencé à développer... des capacités particulières. Force, agilité et résistance augmentées. Réflexes bien au-dessus de la norme. Et, sans doute son pouvoir le plus visible...

Arthur para trois coups extrêmement rapides de son adversaire, puis le repoussa avec son arme en bois. Il s'apprêtait à contre-attaquer.

- Il est capable de générer des sortes de sabres à partir de rien. Par "sabre", j'entends qu'il génère exactement

la forme de l'un d'eux, avec le manche et la lame, dans un matériau de couleur rouge qui nous est totalement inconnu. A chaque fabrication de l'un d'eux, il peut légèrement les remodeler, bien qu'ils prennent toujours la forme d'objets coupants. La taille semble être variable selon son désir, mais on a remarqué qu'au delà de deux lames d'environ soixante-dix centimètres, ou une seule d'un mètre quarante, ce qui s'avère très peu pratique, son énergie commence à baisser très rapidement et il nécessite un temps de récupération allant de quelques minutes à plusieurs heures. De même, il semblerait que la vitesse de fabrication d'une lame dépende également de son niveau de fatigue, elle sera donc plus élevée si Harper est plus en forme.

- Si j'ai bien compris, dit lentement le capitaine Clinton. C'est donc une sorte d'usine à sabres sur pattes ?

- Pas exactement. Arthur Harper est en réalité la seule personne capable de tenir ses lames sans dommages. Tout autre individu ayant tenté d'en toucher une plus de quelques secondes en ressort avec des brûlures. De plus, lorsque Harper s'éloigne à une certaine distance

d'une lame, celle-ci finit par disparaître comme si elle se consumait. Autrement dit, c'est à lui exclusivement d'utiliser les lames qu'il génère.

- Très bien, fit Clinton. Nous avons donc là un soldat aux incroyables capacités et au service du Royaume Central d'Orient. Je vous l'assure instructeur, Arthur Harper nous sera probablement très utile.

Il s'approcha des deux combattants. Ceux-ci stoppèrent leur duel et se mirent au garde-à-vous.

- Repos messieurs, dit le capitaine. Bonjour Arthur Harper. Tu es donc cette recrue dont on m'a parlé.

- Probablement monsieur, répondit Harper.

Clinton fut surpris par la détermination qu'il lut dans les yeux du garçon. Il voulut en savoir plus :

- Dis-moi Arthur, pourquoi as-tu voulu rejoindre les rangs de l'armée du Royaume Central d'Orient ?

Le garçon sembla désappointé que le gradé ne lui pose pas plus de questions sur ses pouvoirs, mais se reprit rapidement et réfléchit un instant.

- Mon but est de venger la mort de mon père. C'était un soldat également. Son rôle devait être de stopper cette guerre et les Sabakiens l'en ont empêché. A sa mort, j'ai juré à ma mère que ces traîtres paieront pour

cet acte.

Des souvenirs refirent soudainement surface dans la tête du capitaine Clinton.

- Oui, répondit-il. Ton père. Le commandant de bataillon Gabriel Harper. J'étais de la même promotion que lui... Un grand homme n'est ce pas ? Quelle tragédie qu'il nous ait quittés si tôt. Tes objectifs sont plus que louables jeune Harper. Mais maintenant dis-moi. Pourrais-tu me montrer l'une des lames qu'on m'a dit que tu pouvais fabriquer ? Ça m'intéresserait d'en voir une.

Le garçon chercha du regard l'approbation de l'instructeur à côté de lui. Ce dernier hocha la tête :

- Vas-y !

Celui-ci leva alors la main vers le haut, les doigts légèrement repliés. En à peine deux secondes, un sabre translucide se généra à partir de sa paume, comme tissé par de fins fils rouges. Une fois l'objet complètement généré, Arthur écarta le bras pour le montrer sous un meilleur angle. La lame luisait au soleil, prête à trancher tout ce qui se trouverait sur son chemin.

- Impressionnant, commenta Clinton. Très

impressionnant. Je vais t'expliquer quelque chose maintenant. On m'a demandé de mettre au point un groupe de soldats. Un groupe de très bons soldats, avec de très bonnes capacités. Et vois-tu Arthur, tes pouvoirs pourraient nous être d'une grande utilité... Notre but est de combattre les Sabakiens, de les empêcher de nous anéantir. Et pour ça, ce groupe, cette "unité d'élite" se rendra sûrement en plein territoire ennemi. Une fois là-bas... nulle doute que tu pourras venger ton père, et peut-être même inverser le cours de la guerre.

Le regard d'Arthur s'illumina.

- Si je peux me rendre utile d'une quelconque manière en rejoignant votre groupe capitaine, je le ferai ! Les Sabakiens paieront de ma main.

Le capitaine eut un sourire.

- Très bien, soldat Harper. Alors à très bientôt.

- Capitaine ? J'ai une question, dit Arthur.

- Oui ?

- J'ai un très bon ami, Caleb Robinson, qui se trouve également être dans cette promotion. C'est un excellent tireur, je me demande si c'était peut-être également possible qu'il soit intégré au groupe ?

Clinton jeta un coup d'œil à l'instructeur Harris, juste derrière. Celui-ci déclara :

- Robinson est effectivement l'un des meilleurs tireurs que j'aie vu en formation depuis pas mal d'années. Avec encore un peu d'entraînement, il saura faire preuve d'un bon sang-froid, en plus de sa précision.

Le capitaine se tourna à nouveau vers Arthur.

- Tu as raison Arthur, je recherche effectivement un tireur. N'en doute pas, je réfléchirais à ce que tu m'a dit sur ton ami.

- Merci beaucoup capitaine, répondit Arthur en arborant un léger sourire pour la première fois de la rencontre.

Encore un autre souvenir ? Encore un autre événement. Le capitaine Clinton s'en souvenait parfaitement. Un événement majeur, un événement marquant. C'était aussi au mois de juin, mais bien plus tard. Juin 998. Arthur était sur le point de terminer son entraînement à ce moment-là. Un long entraînement

de quatre ans, qui l'avait amené à être ce qu'il était aujourd'hui. Enfin pas tout à fait. Il lui restait une chose à faire. Une dernière chose à faire. Cette fois-ci, ce souvenir ne prenait pas place dans une belle prairie ensoleillée. Mais dans une cellule, sombre et sale, dont la minuscule fenêtre au niveau du plafond laissait à peine passer la lumière. La pièce était étroite. Faite pour accueillir une personne uniquement. Ce qui rendait la présence de trois individus, comme dans cette situation, complexe. Clinton s'en souvenait. Il se souvenait du regard effaré d'Arthur Harper, lorsqu'il lui avait pour la première fois donné l'ordre de tuer. Oh bien entendu, on lui avait appris au cours de son entraînement qu'à la guerre, il fallait forcément tuer. Mais généralement, on tuait un homme qu'on ne voyait même pas à travers la brume et la poussière sur un champ de bataille. Pas un homme recroquevillé depuis des semaines dans une cellule sale, rendu allergique à la lumière par cette pièce sombre et avec pour seule compagnie un rat en promenade. Un homme désarmé et attaché de surcroît. Et Arthur Harper, tout propre qu'il était dans son uniforme neuf, contemplait ce reste d'humain, non pas avec dégoût

comme le ferait n'importe quel gradé de l'armée du Royaume Central d'Orient, et vers lequel tendait le capitaine Clinton, mais avec pitié. Hors, dans ce monde, il n'y a pas de place pour la pitié.

- Harper, commença Clinton. Nous n'avons plus besoin de lui, il nous a dit ce qu'il savait. Maintenant, il faut le tuer.

Rien ne se passa.

- Il a vu tes lames. Si un jour il sort, il pourra tout raconter à ses petits copains de la République de Sabak.

- Il... Il est désarmé capitaine, répondit lentement le jeune homme. Je ne peux pas tuer un homme désarmé...

- Avant de croupir là-dedans, il était armé et il a tué quelques-uns de nos gars.

- Je... oui, mais...

- Harper. Réalise-le. Il ne vaut pas mieux que l'ordure qui a tué ton père.

Arthur écarquilla les yeux.

- Tu voulais le venger ? Et bien voilà la première étape. Tue-le.

Arthur fit bouger sa lame devant le Sabakien accroupi,

sans aucune réaction de sa part.

- Tes lames sont rouges. Ce n'est probablement pas un hasard. Sais-tu ce qui est rouge aussi ? Le Royaume Central d'Orient. Par ta nature tu es un soldat modèle du Royaume Central d'Orient. Et qui sont, par leur nature, les ennemis du Royaume ?

- La République de Sabak. Des traîtres à la nation.

- Exactement Harper. Alors pour tuer cet homme, dis-toi tout simplement que tu le fais d'abord pour ton père, puis...

- Pour... le Royaume Central d'Orient !

Le jeune homme avait crié cette dernière phrase. Il la ponctua d'un rapide geste en balayage aérien avec son sabre. Le prisonnier sabakien rendit l'âme dans un horrible bruit de découpage de chair. Arthur lâcha sa lame et tomba à terre, les mains au sol, respirant par grands à-coups. Il semblait incapable de reprendre son souffle. Le capitaine Clinton lui mit une main sur l'épaule.

- C'est très bien Arthur. Tu as eu beaucoup de courage. Tu es désormais un soldat d'élite du Royaume Central d'Orient.

Le capitaine leva les yeux vers la petite ouverture sous le plafond. Dehors, la journée semblait plutôt belle. Ici, dans cette cellule étroite et sombre, Arthur Harper venait de tacher son uniforme de sang.

Souviens-toi...

A suivre dans le prochain chapitre "Vision".